

Chroniques
de
San Francisco

Du même auteur

Maybe the Moon

Passage du Marais, 1999
10-18, Domaine étranger, n° 3384

Une voix dans la nuit

Éditions de l'Olivier, 2001
Points, n° 959

Michael Tolliver

Éditions de l'Olivier
à paraître en 2007

ARMISTEAD MAUPIN

Chroniques
de
San Francisco

tome 1

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

La présente édition reprend intégralement
les traductions parues au Passage du Marais (1994-1998)
et dans lesquelles certaines références propres à la culture américaine
ont été délibérément gardées en anglais.

ISBN 978.2.87929.842.9
(ISBN édition générale 2.87929.557.2)

© Armistead Maupin.

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil
pour la présente édition, 2006.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIER ÉPISODE

Chroniques de San Francisco

*Pour ma mère, mon père
et ma famille à Duck House*

L'édition originale de cet épisode est parue en 1978
sous le titre : *Tales of the City*.

Traduction de l'américain par Olivier Weber
avec le concours de Tristan Duverne, parue au Passage du Marais en 1994.

*C'est étrange, mais on raconte que toute personne
qui disparaît est aperçue à San Francisco.*

OSCAR WILDE

Le grand plongeon

Mary Ann Singleton avait vingt-cinq ans quand elle vit San Francisco pour la première fois.

Elle s'était rendue dans la ville, seule, pour huit jours de vacances. Le cinquième soir, elle but trois Irish coffees au Buena Vista, constata que sa bague de stress était bleue, et décida d'appeler sa mère à Cleveland.

– Allo, maman ? C'est moi.

– Oh, ma chérie. Nous parlions justement de toi, ton père et moi. Ils montraient un reportage à la télé sur ce détraqué étrangleur de secrétaires, et je n'ai pas pu m'empêcher de penser à...

– Maman...

– Je sais : ta vieille mère qui se fait toujours du souci pour rien. Mais on n'est jamais trop prudent avec ces choses-là. Regarde cette pauvre Patty Hearst, enfermée dans un placard avec tous ces affreux...

– Maman... J'appelle de loin.

– Ah... oui. Tu dois sûrement bien t'amuser.

– Oh, tu ne peux pas t'imaginer ! Les gens ici sont si gentils que j'ai l'impression d'être...

– Tu as déjà été au *Top of the Mark* comme je te l'avais conseillé ?

– Pas encore.

– Bon, ne rate surtout pas ça ! Tu sais, ton père m'a emmenée là-bas quand il est revenu du Pacifique Sud. Je me rappelle qu'il avait glissé cinq dollars au chef d'orchestre, pour que nous puissions danser

sur *Moonlight Serenade*, et j'ai renversé du Tom Collins sur son bel uniforme blanc de la Navy...

– Maman, je voudrais que tu me rendes un service.

– Bien sûr, trésor. Ah... Avant que j'oublie, j'ai croisé M. Lassiter hier au centre commercial de Ridgemont, et il m'a avoué que rien n'allait plus au bureau sans toi. Les bonnes secrétaires ne sont pas légions aux Fertilisants Lassiter.

– Maman, c'est justement pour ça que j'appelais.

– Oui, trésor ?

– Je voudrais que tu appelles M. Lassiter, et que tu lui dises que je ne serai pas au bureau lundi matin.

– Oh... Mary Ann, je ne suis pas sûre que ce soit raisonnable de demander une prolongation de tes vacances.

– Ce n'est pas une prolongation, maman.

– Bien, mais alors pourquoi...

– Je ne rentre pas à la maison.

Silence. À l'autre bout de la pièce, une voix à la télé vantait au père de Mary Ann les mérites d'un produit contre les hémorroïdes. Finalement, sa mère brisa le silence.

– Ne sois pas stupide, trésor.

– Maman... Je ne suis pas stupide. *J'aime* cet endroit. Je m'y sens déjà comme chez moi.

– Mary Ann, s'il y a un garçon là-dessous...

– Il n'y a pas de garçon... J'y pensais depuis longtemps.

– Ne sois pas ridicule. Ça fait cinq jours que tu es là-bas !

– Maman, je sais ce que tu ressens, mais ça n'a rien à voir avec toi ou Papa. Je voudrais juste commencer à vivre ma propre vie... Avoir mon propre appartement et tout.

– Oh, ça. Mais bien sûr que tu peux, trésor ! D'ailleurs, ton père et moi, on se disait que les nouveaux appartements du côté de Ridgemont seraient parfaits pour toi. Ils acceptent une foule de jeunes gens, et il y a une piscine et un sauna, et je pourrais te confectionner les mêmes adorables petits rideaux que j'ai offerts à Sonny et Vicki quand ils se sont mariés. Tu aurais toute l'intimité que tu...

– Tu ne m'écoutes pas, Maman. J'essaie de te dire que je suis adulte.

– Bon, alors comporte-toi en adulte ! Tu ne peux pas... fuir comme ça ta famille et tes amis pour aller vivre avec un tas d'hippies et d'assassins !

– Tu regardes trop la télé.

- OK... Et l'Horoscope, alors ?
- Quoi ?
- L'Horoscope : ce détraqué. Le tueur.
- Maman... Il s'appelle le Zodiaque.
- C'est du pareil au même. Et puis... les tremblements de terre. J'ai vu ce film, Mary Ann, et j'ai failli en mourir quand Ava Gardner...
- Est-ce que tu veux bien appeler M. Lassiter pour moi ?
- Sa mère commença à sangloter.
- Tu ne reviendras pas. Je le sais.
- Maman... je t'en prie... je reviendrai. Promis.
- Mais tu ne seras pas... la même.
- Non ! J'espère pas.

Quand ce fut terminé, Mary Ann quitta le bar et traversa Aquatic Park jusqu'à la baie. Elle resta immobile pendant plusieurs minutes, dans un vent frais, à contempler le phare d'Alcatraz. Elle se jura de ne pas penser à sa mère pendant quelque temps.

De retour au Holiday Inn de Fisherman's Wharf, elle chercha le numéro de Connie dans l'annuaire.

Connie travaillait comme hôtesse pour la compagnie aérienne United. Mary Ann ne l'avait plus revue depuis le lycée : 1968.

- Superchouette ! s'écria Connie. T'es ici pour combien de temps ?
- Pour de bon.
- Génial ! T'as déjà trouvé un appartement ?
- Non... Je... C'est-à-dire que je me demandais si je pourrais abuser de ton hospitalité, jusqu'à ce que...
- Bien sûr. Aucun problème.
- Connie... tu es célibataire ?
- L'hôtesse s'esclaffa.
- Jusqu'au bout des ongles.

Chez Connie

Mary Ann traîna son sac de voyage jusqu'à l'appartement de Connie, poussa un faible gémissement, et s'effondra dans un fauteuil en fausse peau de zèbre.

– Eh bien... salut, Sodome et Gomorrhe !

Connie rigola :

– Ta mère a flippé, c'est ça ?

– Oh la la.

– Pauvre chérie ! Je connais le truc. Quand j'ai dit à *ma* mère que je partais m'installer à San Francisco, elle a piqué une véritable crise ! Mille fois pire que l'été où j'avais essayé de faire partie d'*Up With People* !

– Mince... J'avais presque oublié.

Le regard de Connie se voila de nostalgie.

– Ouais... Hé, t'as une petite soif, ma chérie ?

– Euh, oui.

– Reste assise. Je reviens tout de suite.

Trente secondes plus tard, Connie émergea de la cuisine avec deux verres de la compagnie aérienne et une bouteille de liqueur à la banane. Elle remplit le verre de Mary Ann.

Mary Ann sirota avec appréhension.

– Eh bien... regarde-moi ça. T'es pratiquement une indigène maintenant, dis donc ! C'est assez... dingue.

« Assez dingue », c'était ce qu'elle trouvait de mieux à dire. L'appartement était un véritable bazar : une lampe Tiffany en plastique, une moquette à poils longs, des Snoopys brodés, un poster avec des chatons proclamant « Tiens bon, bébé », un ensemble de plats à salade ornés de singes, des accroche-plantes en macramé, et – non, tout mais pas ça, pensa Mary Ann – un « Caillou Domestique ».

– J'ai eu de la chance, lança Connie, radieuse. Être hôtesse, ça permet de dénicher toutes sortes d'objets d'art au fil des voyages.

– Mmm...

Mary Ann se demanda si Connie considérait ce tableau en soie noire qui représentait un toréador comme un objet d'art.

L'hôtesse continuait à sourire.

– Ça va, la liqueur ?

– Quoi ? Oh... oui. Ça fait du bien.

– J'adore ce truc.

Pour le prouver, elle en avala une autre gorgée, puis leva les yeux comme si elle venait de déceler la présence de Mary Ann dans la pièce.

– Hé, ma chérie ! Ça fait un bail, nous deux !

– Oui. Trop longtemps. Huit ans.

– Huit ans... huit ans ! T'as l'air en forme, n'empêche. T'as l'air

vraiment... Hé, t'as envie de voir quelque chose d'absolument immonde ?

Sans attendre une réponse, elle bondit en direction de la bibliothèque en plastique orange construite à partir de six caisses de lait. Mary Ann parvenait à distinguer les exemplaires de *Jonathan Livingstone le Goéland*, *Comment être votre propre meilleur ami*, *La Femme sensuelle*, *Les Joies du sexe 2*, et *Écoutez les chaleureux*.

Connie prit un grand livre relié en vinyle bordeaux et le tendit à Mary Ann.

– Ta ta ta tan !

– Oh, c'est pas vrai ! *Le Boucanier* ?

Connie acquiesça triomphalement et tira une chaise vers elle. Elle ouvrit le livre de classe.

– Tu vas t'évanouir en voyant tes cheveux !

Mary Ann trouva sa photo de terminale. Ses cheveux étaient très blonds et soigneusement lissés. Elle portait les inévitables sweat-shirt et collier de perles. Malgré le maquillage spécial, elle se rappelait toujours de l'endroit exact où le bouton d'acné avait surgi le jour de la photo. La légende disait :

MARY ANN SINGLETON

« Méfiez-vous des eaux dormantes. »

Pep Club 2,3,4 ; Futures Femmes au Foyer d'Amérique 3,4 ;
Ligue Nationale d'Éloquence 4 ; *Plume et Palette*, 3,4

Mary Ann secoua la tête.

– Qu'elle repose en paix, fit-elle en grimaçant.

Connie, clémente, ne lui proposa pas d'examiner sa propre biographie. Mary Ann ne s'en souvenait que trop bien : majorette en chef, trésorière de la classe pendant trois ans, présidente des *Y-Teens*. Les eaux de Connie n'avaient pas été dormantes. Elle avait été populaire.

Mary Ann s'efforça de revenir au présent :

– Et qu'est-ce que tu fais de ton temps libre ?

Connie leva les yeux au ciel.

– Tout ce que tu peux imaginer.

– Je préfère pas.

– Ben... par exemple.

Connie se pencha sur sa table de salon et dénicha un exemplaire du magazine *Oui*.

– Tu lis ce genre de truc ? s'enquit Mary Ann.

– Non. Un mec l'a oublié.

– Ah.

– Jette un coup d'œil à la page 70.

Mary Ann tomba sur un article intitulé « Bains mixtes – Bienvenue à l'orgie la plus propre au monde ». En illustration : un enchevêtrement de jambes, de seins, et de fesses.

– Charmant.

– Ça se trouve à Valencia Street. Tu paies ta place et tu tentes ta chance.

– Et tu y as été ?

– Non. Mais ce n'est pas à exclure.

– Je regrette, mais il ne faudra pas compter sur moi, si tu as l'intention...

Connie éclata d'un rire guttural.

– Détends-toi, ma chérie. Laisse passer le temps. Cette ville décoince les gens.

– Je ne serai jamais à ce point décoincée... ou désespérée.

Connie haussa les épaules, l'air vaguement vexée. Elle but une autre gorgée de sa liqueur de banane.

– Connie, je ne voulais pas...

– Ça va, ma chérie. Je sais ce que tu voulais dire. Hé, je crève de faim. Si on allait se chercher un hamburger ?

Après le dîner, Mary Ann s'assoupit pendant une heure.

Elle rêva qu'elle se trouvait dans une salle carrelée remplie de vapeur. Elle était nue. Son père et sa mère s'y trouvaient aussi, en train de regarder un jeu à la télé, à travers la vapeur. Connie arriva avec M. Lassiter, furieux envers Mary Ann. Il se mit à hurler. Le père et la mère encourageaient le premier candidat du jeu-télé.

– Prends la boîte, criaient-ils. Prends la boîte !

Mary Ann se réveilla. Elle chancela jusqu'à la salle de bains et se rafraîchit le visage.

Quand elle ouvrit l'armoire au-dessus du lavabo, elle découvrit un assortiment d'after-shaves : Brut, Old Spice, Jade East.

Connie, apparemment, était toujours populaire.

Une boîte à Frisco

La discothèque s'appelait *Dance Your Ass Off*. Mary Ann trouvait cela répugnant, mais ne le dit pas à Connie. Connie était trop occupée à faire semblant de jouer à Marisa Berenson.

– Le truc, c'est d'avoir l'air morte d'ennui.

– Ça ne devrait pas être trop dur.

– Si t'as envie d'être baisée, Mary Ann, t'as intérêt à...

– Je n'ai jamais dis ça.

– Personne ne le *dit* jamais, bon sang ! Écoute, ma chérie, si tu n'es pas capable d'assumer ta sexualité, tu vas te faire piétiner pour de bon dans cette ville.

– Ça me plaît, ce que tu dis là. Tu devrais en faire une chanson country.

Connie soupira d'exaspération.

– Allez. Et essaie de ne pas prendre le même air que Tricia Nixon en train de passer les troupes en revue.

Elle entra dans le bâtiment la première, et se réserva un sofa abîmé près du mur.

La pièce était supposée avoir l'air branché : murs en brique rouge, pubs de bières virevoltantes, souvenirs kitsch. Des femmes rincées au henné et des hommes en chemise de rugby s'agglutinaient de façon décorative le long du bar, comme s'ils posaient pour une pub Seagram.

Pendant que Connie achetait les boissons, Mary Ann s'installa tant bien que mal dans le sofa et s'efforça d'arrêter de tout comparer avec Cleveland.

À quelques mètres de là, une fille en bottes de cow-boy, pantalon de training et veste Eisenhower roux écureuil, fixait le pantalon en polyester de Mary Ann d'un air hautain. Mary Ann lui tourna la tête, pour se retrouver face à une autre femme, cheveux ras, vernis à ongles noir, l'air blasé dans un décolleté en macramé.

– Il y a un mec au bar qui ressemble exactement à Robert Redford.

Connie était de retour avec les boissons : un tequila sunrise pour elle, un vin blanc pour Mary Ann.

– Verrues comprises ? demanda Mary Ann en prenant son verre.

– Quoi ?

– Ce mec. Est-ce qu’il a des verrues ? Parce que Robert Redford, lui, il en a.

– C’est dégoûtant. Bon... J’ai envie de me remuer le cul. On va sur la piste ?

– Non. Je crois que je vais juste... m’imprégner un peu de l’ambiance. Vas-y.

– Tu es sûre ?

– Oui. Merci. Je tiendrai le coup.

Quelques secondes après que Connie eut disparu sur la piste dans l’autre salle, un homme aux cheveux longs, vêtu d’une chemise de paysan grec, s’assit sur le sofa à côté de Mary Ann.

– Je peux ?

– Euh... oui.

– Danser, c’est pas vot’ truc, hein ?

– Pas pour l’instant.

– Vous êtes branchée trips mentaux, alors ?

– Je ne vois pas très bien ce que...

– C’est quoi, vot’ signe ?

Elle eut envie de dire : « Ne pas déranger. » Elle répondit :

– À votre avis ?

– Ah... Des devinettes. OK. Je dirais que vous êtes Taureau.

Elle fut étonnée.

– D’accord... Comment vous avez fait ?

– Facile. Les Taureaux sont hyper-têtus. Ils refusent toujours de vous révéler leur signe.

Il se pencha sur elle, suffisamment près pour que Mary Ann puisse sentir son huile au musc. Il la regarda droit dans les yeux.

– Mais sous cet implacable masque de Taureau bat un cœur de romantique invétérée.

Mary Ann recula légèrement.

– Alors ? fit l’homme.

– Alors quoi ?

– Vous êtes romantique, non ? Vous aimez les tons ocre et les nuits de brouillard et les films de Lina Wertmuller et l’odeur des bougies à la citronnelle pendant que vous faites l’amour.

Il prit sa main. Elle sursauta.

– Ça va, dit-il calmement. Je ne vous ai encore rien proposé. Je veux juste regarder votre ligne de cœur.

Doucement, il glissa son index le long de la paume de Mary Ann.

– Regardez votre point d’insertion, reprit-il. Juste ici, entre Jupiter et Saturne.

– Ça veut dire quoi ?

Mary Ann regarda ce doigt qui reposait entre son propre index et son majeur.

– Ça veut dire que vous êtes quelqu’un de très sensuel.

Il se mit à faire glisser son doigt d’avant en arrière.

– C’est exact, non ? Vous êtes quelqu’un de très sensuel.

– Eh bien, je...

– On vous a déjà dit que vous ressembliez exactement à Jennifer O’Neill ?

Mary Ann se leva brusquement.

– Non, mais si vous chantonnez quelques notes...

– Hé, oh ! Ça va, ça va. Je vous laisse de l’espace...

– Bien. Je prendrai l’autre salle. Bonne chasse.

Elle s’approcha de la piste de danse à la recherche de Connie. Elle la trouva dans l’œil du cyclone, en train de s’éclater avec un homme noir, habillé d’une culotte en Lurex et chaussé de hauts talons à paillettes.

– Ça boume ? lança l’hôtesse, s’extrayant de la masse tout en continuant à danser.

– Je suis crevée. Tu pourrais me donner les clés de l’appartement ?

– Tout va bien ?

– Oui, oui. Je suis juste fatiguée.

– Une touche ?

– Non, juste un... Est-ce que je peux avoir les clés ?

– Voilà un double. Fais de beaux rêves.

Au moment de monter dans le bus 41, Mary Ann comprit soudainement pourquoi Connie gardait un double des clés dans son sac.

Mary Ann regarda la télé avant de s’endormir.

Il était deux heures du matin passées quand Connie rentra. Elle n’était pas seule.

Mary Ann se retourna sur le sofa et enfonça sa tête sous les couvertures pour faire semblant de dormir. Connie et son invité se déplacèrent bruyamment sur la pointe des pieds jusqu’à la chambre à coucher.

La voix de l'homme était déformée par les effets du whisky mais elle le reconnut immédiatement.

Il demandait des bougies à la citronnelle.

Son nouvel appart'

Mary Ann se faufila hors de l'appartement juste avant l'aube. L'idée de passer un petit déjeuner à trois lui était insupportable.

Elle arpenta les rues de la Marina à la recherche de pancartes « À LOUER », puis elle mangea un petit déjeuner mammouth à l'*International House of Pancakes*.

À neuf heures, elle fut la première cliente de la journée dans une agence immobilière sur Lombard Street.

Elle voulait un balcon, une belle vue, une cheminée, et le tout pour moins de 175 dollars.

– Eh bien, lui décocha la dame de l'agence. Vous êtes bien difficile, pour une fille sans travail.

Elle proposa à Mary Ann : « Un joli studio à Lower Pacific Heights avec moquette partout et vue partielle sur l'auditorium Fillmore. » Mary Ann refusa.

En définitive, il lui resta à choisir entre trois logements possibles.

Le premier était gardé par une concierge coincée qui demanda à Mary Ann si elle « prenait de la marijuana ».

Le deuxième était une forteresse en stuc rose sur Upper Market, avec des paillettes dorées au plafond.

Le dernier se situait sur Russian Hill. Mary Ann arriva à quatre heures et demie.

La maison se trouvait dans Barbary Lane, un étroit passage piétonnier avec des marches en bois. Les trois étages composaient une structure en planches marron, usées par les intempéries. Cela fit penser Mary Ann à un vieil ours qui aurait eu des feuilles accrochées dans son pelage. Elle fut immédiatement séduite.

La logeuse frisait la cinquantaine. Elle portait un kimono prune.

– Je m'appelle Mme Madrigal, fit-elle joyeusement. Comme dans « médiéval ».

Mary Ann sourit.

– Vous ne pouvez sûrement pas vous sentir aussi vieille que moi. Je fais la chasse à l'appartement depuis ce matin.

– Eh bien, prends ton temps. Il y a une vue partielle sur la mer, si tu comptes ce petit morceau de baie qu'on devine derrière les arbres. C'est équipé, bien sûr. Petite maison, mais les gens sont sympas. Tu es arrivée cette semaine ?

– Ça se voit tant que ça, alors ?

La logeuse acquiesça.

– C'est le look qui te trahit. Ne perds pas de temps, mords le lotus à pleine dent.

– Pardon ? Je ne vois pas bien...

– Tennyson. Tu sais ? « Manger le lotus jour après jour. – Regarder les ondulations sur la plage, – Et les tendres courbes de l'écume crémeuse, – Soumettre nos cœurs et nos esprits tout entiers à l'influence de... » et cetera, et cetera... Bref, tu me comprends.

– Euh... est-ce que les meubles sont compris ?

– Ne change pas de sujet quand je cite Tennyson.

Mary Ann resta perturbée jusqu'à ce qu'elle remarque que la logeuse souriait.

– Tu t'habitueras à mes bavardages. Les autres s'y sont habitués aussi.

Elle s'approcha de la fenêtre, où le vent souleva le brillant plumage de son kimono.

– Les meubles sont compris. Qu'en penses-tu, mon enfant ?

Mary Ann accepta.

– Bien. Tu es l'une des nôtres, alors. Bienvenue au 28 Barbary Lane.

– Merci.

– Oui, y a de quoi.

Mme Madrigal sourit. Son visage trahissait quelque peu les soucis du passé, mais, sinon, Mary Ann la trouvait tout à fait charmante.

– Vous avez quelque chose contre les animaux domestiques ? s'enquit la nouvelle locataire.

– Oh, mon enfant... Je n'ai quelque chose contre *rien*.

Euphorique, Mary Ann marcha jusqu'au croisement entre Hyde et Union, et téléphona à Connie.

– Salut ! Devine quoi !

– Tu t'es fait kidnapper ?

– Oh... Connie, excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur. Je m'étais mise à la recherche d'un appartement...

– J'étais en train de devenir dingue.

– Je suis vraiment désolée. Je... Connie, j'ai trouvé un appart' adorable sur Russian Hill, au troisième étage d'un vieux bâtiment génial... et je peux emménager dès demain.

– Ah... tu n'as pas perdu de temps.

– Il est tellement chouette ! Je suis impatiente de te le montrer.

– Oui, c'est super. Tu sais, Mary Ann, si t'as le moindre problème d'argent ou n'importe quoi d'autre, tu peux rester avec moi jusqu'à ce que...

– J'ai quelques économies. Merci quand même. Tu as été formidable.

– C'était normal. Hé... qu'est-ce t'as de prévu pour ce soir ?

– Voyons. Ah, oui. Robert Redford passe me prendre à sept heures, et on dîne chez Ernie.

– Largue-le, il a des verrues.

– Et au lieu de ça ?

– Au lieu de ça, je te propose l'endroit le plus chaud de la ville. Le Safeway des rencontres.

– Le quoi des rencontres ?

– Le Safeway, idiot. Le supermarché.

– C'est bien ce que j'avais compris. Qu'est-ce qu'on se marre avec toi.

– Je te ferais remarquer, pauvre innocente, que le Safeway des rencontres se trouve être le... enfin, tout simplement le truc à la mode.

– Pour ceux que ça inspire de faire des provisions.

– Des provisions *d'hommes*, ma chérie. C'est une tradition locale. Tous les mercredis soir. Et tu n'as même pas besoin d'avoir l'air d'avoir envie de te faire draguer.

– Je te crois pas.

– Il n'y a qu'un moyen pour te le prouver.

Mary Ann pouffa de rire :

– Et je suis censée faire quoi ? Me tapir derrière les artichauts jusqu'à ce qu'un courtier qui ne se doute de rien passe par là ?

– Rendez-vous là-bas à huit heures, pauvre innocente. Tu verras.

L'amour avec le bon client

Une douzaine d'affichettes pendaient au plafond du supermarché Safeway de Marina, tentant d'amadouer les clients à l'aide d'un message ambigu : « Comme nous sommes voisins, devenons amis. »

Et des amitiés se nouaient, c'était certain.

Mary Ann observa un homme blond, avec un sweat-shirt STANFORD, en train de s'approcher nonchalamment d'une petite brune qui portait un bustier en toile de jeans.

– Euh... pardon, pourriez-vous me dire s'il vaut mieux utiliser l'huile Saffola ou l'huile Wesson ?

La fille rigola nerveusement.

– Pour faire quoi ?

– Je n'arrive pas à le croire, dit Mary Ann en prenant sa charrette. Tous les mercredis soir ?

Connie confirma.

– Ce n'est pas trop mal les week-ends non plus.

Elle empoigna une charrette et se précipita dans un rayon populeux.

– À tout à l'heure. Ça marche mieux quand on est seule.

Mary Ann se dirigea à grands pas vers le rayon fruits et légumes. Elle avait l'intention de *faire ses courses*, en dépit de Connie et de son rituel païen d'accouplement.

C'est alors que quelqu'un lui tira le bras.

L'homme, au visage enflé, devait avoir trente-cinq ans. Il portait un costume de ville, avec une ceinture blanche en vinyle et des chaussures assorties.

– Est-ce que ce sont bien les trucs qu'on utilise en cuisine chinoise ? demanda-t-il, désignant du doigt les pois blancs.

– Oui, lui renvoya-t-elle aussi sèchement que possible.

– Extra. Ça fait une semaine que j'en cherche. Je m'intéresse beaucoup à la cuisine chinoise ces derniers temps. J'ai acheté un *wok* et tout.

– Oui. Ben, ce sont les bons pois. Bonne chance.

Elle vira brusquement en direction de la caisse. Son assaillant la poursuivit.

– Hé... peut-être que vous pourriez m'en dire un peu plus sur la cuisine chinoise ?

– J'en doute très sérieusement.

– Allez, quoi. La plupart des nanas dans cette ville sont vachement branchées par la cuisine chinoise.

– Je ne suis pas la plupart des nanas.

– OK. J'ai pigé. Chacun son truc, hein ? D'ailleurs, c'est quoi vot' truc ?

– La solitude.

– OK. Ça va, laissez tomber.

Il hésita un moment, puis lança sa tirade finale :

– Fallait pas jouer les allumeuses, salope !

Il la laissa seule au rayon des surgelés, les doigts cramponnés au rebord du frigo, sa respiration lançant de petits signaux de détresse.

– Mon Dieu, lâcha-t-elle dans un murmure glacial.

Une larme unique atterrit sur une boîte de gâteau au chocolat.

– Charmant, dit un homme à côté d'elle.

Mary Ann se raidit.

– Quoi ?

– Votre ami, là... au langage chatoyant. C'est vraiment un chic type.

– Vous avez tout entendu ?

– Seulement les tendres paroles d'adieu. Le reste volait plus haut ?

– Non. À moins d'avoir envie de discuter pois blancs avec Charlie Manson.

L'homme rigola, révélant de belles dents blanches. Selon les estimations de Mary Ann, il devait avoir environ trente ans. Cheveux frisés châtain, yeux bleus, chemise en flanelle.

– Il y a des jours où cet endroit me dépasse, dit-il.

– Ah bon ?

L'avait-il vue pleurer ?

– Le pire, reprit-il, c'est que toute cette putain de ville parle de rapprochement et de communication et de toutes ces conneries sur l'Âge du Verseau, et que la plupart d'entre nous en sont encore à essayer de se faire passer pour quelqu'un d'autre... Pardon, je radote.

– Non. Pas du tout. Je... suis d'accord avec vous.

Il lui tendit la main.

– Je m'appelle Robert.

Pas Bob ou Robbie, mais Robert. Fort et direct. Elle empoigna sa main.

– Moi, c'est Mary Ann Singleton.

Cet ouvrage a été composé
par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)
et achevé d'imprimer par Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
Dépôt légal : juin 2006. N° 550 (000000)
Imprimé en France